

La confrontation des « moi » dans l'*Inquisitoriale*
L'Inquisitoriale. Fugue solaire dans les îles et plateaux du langage de Michaël La Chance. Triptyque, 132 p.

Karla Cynthia Garcia Martinez

Numéro 224, janvier–février 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16729ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garcia Martinez, K. C. (2009). La confrontation des « moi » dans l'*Inquisitoriale* / *L'Inquisitoriale. Fugue solaire dans les îles et plateaux du langage* de Michaël La Chance. Triptyque, 132 p. *Spirale*, (224), 42–43.

La confrontation des « moi » dans *L'Inquisitoriale*

L'INQUISITORIALE. FUGUE SOLAIRE DANS LES ÎLES ET PLATEAUX DU LANGAGE

de Michaël La Chance

Triptyque, 132 p.

par KARLA CYNTHIA GARCIA MARTINEZ

C'est la soif qui est à l'origine de *L'Inquisitoriale*, la soif de savoir, la soif de trouver du sens aux mots et aux questions de l'existence : la soif d'être. *L'Inquisitoriale* de Michaël La Chance se propose d'instaurer une position de sujet en tentant de dépasser les barrières du langage. En prenant comme modèle l'Inquisition espagnole qui pourchassait l'hérésie, le poète se met en quête des mots pour libérer le réel et le sens qu'il saisit ; il nous fait connaître son histoire personnelle et, par cette tentative d'être, il nous présente le canyon, l'île, le désert, le plateau et le monde pour exposer le langage poétique dans lequel les lieux et leur traversée deviennent énonçables. C'est dans le poétique que chacun devient pour lui-même une métahistoire qu'il doit tenter de raconter et ce, lorsque son langage le précède en tant que sujet parlant.

Quel langage serait en effet capable de porter en lui-même la lumière des choses qu'il décrit ? Comment faire entrer le monde dans le langage si ce n'est en ouvrant dans le monde notre propre perspective ? En faisant un retour vers l'intime, La Chance expose l'idée que c'est dans le *je* que nous pouvons saisir le monde et ainsi tenter de nous comprendre : « *Écrire donne la parole à une fiction de soi-même. Sitôt qu'elle parle, elle revendique le privilège d'exister. Ainsi l'existence s'accomplit progressivement à travers les fictions d'elle-même. Telle est notre première saisie du monde, nous l'emprisonnons dans le filet par lequel nous cherchons à nous saisir nous-mêmes. Nous échappons au filet mais le monde reste pris dans ses rets. Et l'immobile divulgue une non-coïncidence de soi à soi.* »

On ne peut comprendre le monde sans se comprendre soi-même ou à

tout le moins, tenter de le faire. *L'Inquisitoriale* se présente comme une introspection dans laquelle il faut précisément se mettre à nu. Et pour mettre le monde à découvert, il faut se plonger dans sa propre expérience, excéder les limites du langage et lire dans l'autre. Dans cette entreprise, les mots sont des relais périlleux. D'un côté, ils nous permettent d'appréhender le monde et de nous saisir, de l'autre, ils ne sont que des substituts, des images mentales : « *Il y a un mot que j'ai longtemps cherché. Je croyais qu'à le rendre plus tangible, je le retrouverais aussitôt.*

tent de convoquer la puissance des mots : non pas tant pour rendre l'univers intelligible que pour rendre notre propre existence plus tangible. Ce sont des interventions où *auteur* et *langage* se montrent l'un à l'autre pour former une chaîne poétique dans laquelle prend place une nouvelle perception du monde : « *[J]e poésie intime aux choses de se présenter à la sensibilité.* » On relève, entre autres, la présence de proses et de poèmes écrits par l'auteur ainsi que de nombreuses citations qui tissent un réseau de complicité avec d'autres écrivains et philosophes.

La Chance démontre que le monde ne peut être possible qu'en nous, que dans le je individuel à travers lequel s'inscrit l'histoire de l'humanité. Il nous livre ici une profonde réflexion philosophique interrogeant les rapports entre l'intime et l'universel dans le langage, mais aussi la possibilité de s'accomplir dans l'activité poétique.

Convaincu que la chose éprouvée me reconduirait à ce qui la nomme. Ce mot je l'ai finalement trouvé : introspection. »

La démarche introspective de *L'Inquisitoriale* s'apparente parfois à l'activité philosophique, mais il ne s'agit pas d'une saisie par le concept. La maison d'édition présente le texte sous le générique *essai*. Pourtant, tout au long de l'ouvrage, de nombreuses interventions poétiques ten-

Des photos et des histoires parsèment aussi l'ouvrage. Un peu comme si ces évocations par l'image et le témoignage voulaient faire la preuve de l'être dans le temps et dans tous ses états, alors que le langage permettrait le maintien du lien entre le premier et les seconds. Le *je* est le résultat d'une multiplication. D'abord dispersé dans le temps et l'espace, d'une époque à l'autre, d'un endroit à l'autre, il s'unifie bientôt dans le texte et par le texte.

Les espaces, les temps, les sujets

Bien que *L'Inquisitoriale* puisse s'apparenter au carnet de voyage par la diversité des lieux (Gaspésie, Arizona, Majorque...), on découvre que ceux-ci sont surtout des métaphores d'une expérience intime où se mêlent récit autobiographique, poésie, fiction de soi, mémoires. *L'Inquisitoriale* implique un regard de l'Autre : « *Ici pas de je, sinon la convergence momentanée de nos paysages mentaux. Ici pas de nous, sinon la mouvance infinie que nous animons de notre vie même.* » Tantôt, l'identité de l'auteur coïncide avec celle du narrateur et du personnage, tantôt il s'agit plutôt des « *spectre[s] de l'autre* », des personnages rencontrés au cœur des errances, des paroles transmises d'un protagoniste à l'autre. Du récit à la première personne du singulier, l'énonciation devient un *nous*, puis un *tu* qui nous inclut soudainement dans le discours. L'auteur s'adresse au lecteur, à une femme, à un ami ou à une poète disparue ; il tisse ainsi des alliances entre narrateur et personnages, auteur et lecteurs. Au milieu de sa réflexion personnelle, il nous fait prendre sa place, il nous fait récupérer ses mémoires : « *[j]e transite entre les âges et me souviens de mes passeurs : Walter l'homme-percé, Robert Graves le mythographe, Françoise la piouke, Kittie le kobold, Constantin l'architecte, Sylvie la nymphe* ». Les personnages, qu'ils soient des amis ou des auteurs célèbres, des mythes ou des fantômes, répondent à la nécessité de parler des autres pour apprendre à parler de soi : parler de Bacon, Char, Bujold, etc.

Différents moments du quotidien sont racontés : le café, le repas, le sommeil, la nuit. Le temps des histoires des autres converge avec le

temps de l'histoire personnelle. Le temps du récit voudrait retracer la marche humaine, depuis notre « création » du monde au temps de la jeunesse avec l'invention de soi au fil de nos transformations avec le passage du temps. À travers des thèmes unificateurs comme le désir et la lumière, le corps et le paysage, le lecteur se retrouve parfois confronté à des confidences : des aperçus bruts, des révélations fragmentaires. La mémoire se présente comme le lien permettant d'unir le temps, les lieux et le sujet. Chaque lieu offre au sujet l'occasion, tant dans le succès que dans l'échec, de s'accomplir. De même, chaque temps, le passé, le présent ou le futur, offre au sujet l'occasion de se redéfinir : « [e]ncore une fois, hier s[enroule] afin que demain puisse le réinventer ».

Le parcours

Cet essai-poèmes de Michaël La Chance trace une voie que le lecteur poursuit lors de ses propres expériences fondatrices et il y reconnaît une aventure humaine. C'est le trajet que propose *L'Inquisitoriale*. Le livre se structure en sept parties introduites par une exégèse des « Tentatives d'être ».

Dans « La mer verticale », qui est la toute première partie de l'ouvrage, on fait le tour de Mallorca. L'auteur, de même que George Sand et bien d'autres, vit l'expérience de l'immensité

comme s'il ouvrait les yeux au monde et il nous propose la visite de ce « premier jardin », qui se présente comme un hommage à la vie. On y discute de ce qu'il faut voir avec Constantin et Marlow, on rencontre le poète d'un seul poème, on parle de mythes avec Robert Graves et on est séduit par une nymphe. Avec la deuxième partie, on se rend à l'île Bonaventure où la force absolue de la nature est décrite de manière prenante. « *L'Enclume du vent* est une préfiguration poétique de cette agonie qui déploie nos saisons d'exultation et de rage. » Notre sensibilité est sollicitée pour regarder la mouette affronter le vent, pour s'avouer le désir de meurtre et trouver « le passage d'altérité ». Avec « Chambre de fer », vient le trajet des sables de l'Arizona. Ici, raconte l'auteur, « mes états mentaux se touchent et se croisent à travers les métaphores spatiales qu'ils s'inventent et viennent habiter » et la hâte de dissiper les doutes fait entrer le lecteur dans les précipitations hallucinatoires de celui qui écrit. Serpents, veuves noires et chouettes sont témoins des rituels et des mues.

Après l'île et les plateaux, s'amorce un retour vers le Québec. Les récits de la quatrième partie du texte, « Anatomiques », se situent sur la rue Saint-Dominique à Montréal. Cette section est faite d'un « langage qui porte le corps ». Le je se construit petit à petit et, à chaque fois, il

devient plus tangible et charnel dans le langage. Le lecteur se voudrait constamment attentif pour qu'organes, monstres et silhouettes n'échappent pas à sa lecture et à son pouvoir pour ainsi entrer pleinement dans cette déchirure physique. Par contraste, la partie suivante, « L'Inquisitoriale », présente plusieurs points de vue, dont celui de l'esprit qui habite les mots. Il suffit que le moi d'hier et d'aujourd'hui se confrontent dans le temps pour faire la preuve que l'identité n'est que fiction. Ensuite, comme pour fermer la boucle, les passages par la mer, le désert et les plateaux trouvent leur conclusion par un retour au commencement, de manière à créer « Le poème incessant », celui de tous les lieux et de tous les instants. À l'occasion d'un séjour au lac Tapani, l'hiver est l'instant d'une respiration glacée, « le poème incessant compose avec le désarroi de la vie même. Avec l'insistance de quelques traits contrastés, il rejoint les éblouissements partagés de tous ». Au cours de cette solitude volontaire, l'auteur découvre que son désir de réciprocité n'a d'égal que son désir de rencontre avec lui-même.

Enfin, cette inquisition dans le langage poétique rend hommage à la poète québécoise, pas suffisamment reconnue aujourd'hui, Françoise Bujold. L'auteur s'adresse directement à elle dans un témoignage émouvant. « La vie inapprivoisée »

garde la mémoire de celle que l'auteur appelle la « femme-mouette ». La poésie nous rappelle la possibilité d'élargir la vie, même si le langage est la cage de l'écriture. L'obstination de l'écrivaine-oiseau rappelle de son côté que nous n'avons pas fait le deuil de l'immensité. Pourtant, au gré des rencontres et des amitiés, on est prêt au recommencement éternel.

Ce livre lumière est riche en images fortes : soleil, océans, plateaux. L'intertextualité très maîtrisée des référents philosophiques peut donc passer inaperçue. Sa structure excentrique nous renvoie aux confins, puis nous fait emprunter plusieurs détours par l'ailleurs avant d'amorcer un repli vers nous-mêmes. En revenant de l'universel vers un évident retour à l'origine, La Chance démontre que le monde ne peut être possible qu'en nous, que dans le je à travers lequel s'inscrit l'histoire de l'humanité. Il nous livre ici une profonde réflexion philosophique interrogeant les rapports entre l'intime et l'universel dans le langage, mais aussi la possibilité de s'accomplir dans l'activité poétique. Nous sommes devant un texte en mouvement sur la mouvance de la vie. Michaël La Chance nous propose une interrogation sur la constitution de l'être humain qui passe par une expérience du langage, une interrogation qui est menée par des coups de sonde, mais aussi par le geste poétique qui crée des esquisses d'être et de vie. ●

Marc-Antoine K. Phaneuf, *Disco Fan*, 2006
10,2 x 19 cm, Petite annonce trouvée à Montréal

